

Expo Chaplin à Nantes : de Chagall à Man Ray, tous fans de Charlot !

- [Yasmine Youssi](#)



Fernand Léger, Calder, Man Ray, tous considéraient Chaplin comme l'un des leurs. Et s'en inspiraient : son engagement et sa fantaisie infusent leurs œuvres exposées à Nantes.

Un coup d'œil à l'un des quatre écrans autour desquels s'articule « Chaplin dans l'œil des avant-gardes », et nous voilà cuits ! Car il est impossible de détourner les yeux de Charlot et de sa frénésie à visser des boulons jusqu'au burn-out (*Les Temps modernes*, 1936). D'échapper au poulet qu'il devient sous le regard de son acolyte dans *La Ruée vers l'or* (1925). De résister à cette première apparition du vagabond qui passe et repasse devant la caméra lors d'une course de voitures, jusqu'à rendre fou l'opérateur chargé de filmer l'événement (*Charlot est content de lui*, 1914). Fou rire garanti. De quoi durablement scotcher face à l'image n'importe quel individu. Il serait pourtant dommage de s'en contenter. On passerait à côté de la formidable exposition que lui consacre le musée des Arts de Nantes. D'autant qu'elle est destinée aux petits et à leurs parents.

Dotée d'un atelier permanent de création à l'adresse des plus jeunes, riche de quelque deux cents œuvres signées des plus grands artistes de la première moitié du XXe siècle, elle donne à voir la manière dont ces derniers se sont inspirés du travail de Chaplin, trouvant dans ses films un écho à leurs préoccupations. Parmi elles, cette idée de l'homme devenu machine ; la capacité à faire naître le rire et la poésie à partir des objets les plus banals ; le spectacle vivant comme métaphore de la place de l'artiste ; ou encore l'absurdité de l'Histoire. Quatre thèmes autour desquels Claire Lebossé a découpé cette exposition, dont elle est commissaire, construisant pour chacun d'eux de belles constellations réunissant tableaux de Miró, de Magritte ou de Kupka, lithographies de Victor Brauner ou de Klee, sculptures de Dalí, Duchamp ou Man Ray, ou photos de Kertész, Brassai ou Cahun. Tous considéraient Charlie Chaplin comme l'un des leurs.

Fernand Léger, qui l'a découvert en 1916 grâce à Guillaume Apollinaire, a été le premier à le célébrer. Un choc. Le peintre, alors dans sa phase cubiste, va redonner corps au personnage de Charlot en le géométrisant pour illustrer, dès 1920, un long poème cinématographique d'Ivan Goll, dans lequel Chaplin s'échappe d'une affiche collée sur les murs de la ville. Ses dessins circulent en Europe, gagnant des pays où aucune des aventures de Charlot n'a encore été projetée, comme la toute jeune URSS. Et, là encore, la magie opère. Auprès du public (lorsque les films y seront diffusés) comme des artistes, constructivistes en tête. En témoignent les nombreuses gravures sur bois que lui consacre la graphiste Varvara Stepanova. Fernand Léger ne s'arrête pas là, construisant un petit pantin de bois reconnaissable à sa canne, à sa moustache et à son chapeau pour lancer et clore son film *Ballet mécanique* (1923-1924), dans lequel défilent une succession d'objets manufacturés.



Les objets, justement. Chaplin n'a pas son pareil pour les détourner de leur sens premier, transformant des fourchettes en ballerines (*La Ruée vers l'or*), une cafetière en biberon (*Le Kid*, 1921), remplaçant une fleur par un chou-fleur qu'il se colle à la boutonnière (*Les Lumières de la ville*, 1931). De quoi faire le bonheur des surréalistes. Avec cette réplique en bronze peinte d'un balai planté au sol par Man Ray, par exemple, et rebaptisé *Ballet français II* (1956-1971). Ou encore ce portemanteau posé au sol par Marcel Duchamp, répondant désormais au nom de *Trébuchet* (1917).

Aux artistes, il préférait la compagnie de grands hommes politiques

Mais Charlie Chaplin est d'abord et avant tout un saltimbanque, un artiste qui n'existe que dans le regard du public, un clown dont les « numéros » révèlent l'absurdité du monde. Pour lui comme pour ses pairs, l'univers des fêtes foraines, du cirque — distractions phares de l'époque — s'imposent comme le lieu idéal pour évoquer le rôle de l'artiste au sein de la société moderne. À ses films *Charlot boxeur* (1915), *Le Cirque* (1928) et plus tard *Les Feux de la rampe* (1952) répondent les photos vertigineuses de Brassäi du cirque Medrano (1932) ou celles plongées dans le noir de Lisette Model (*Cirque des frères Ringling, New York*, vers 1945). Et, surtout, l'installation en fil de fer de Calder. Car, comme Chaplin, le sculpteur américain n'a pas besoin de plus de trois bouts de fil de fer pour créer un univers unique (*Le Petit Cirque de Calder*, 1926-1931).

Charlie Chaplin a eu beau inspirer les plus grands artistes de son temps, à l'exception de Jacques Prévert ou de Jean Cocteau, il ne les fréquentait pas. Pas plus qu'il ne réagissait à leurs créations. Il leur préférait la compagnie de

certaines grands hommes politiques, comme son ami Churchill, et ses films sont marqués par le contexte social et historique dans lequel ils ont été tournés. Son personnage de vagabond annonce les conséquences de la crise de 1929. *L'Émigrant* (1917) dit le rêve d'une vie meilleure en Amérique pour des millions d'Européens, accueillis avec une brutalité inattendue à Ellis Island. Quant au *Dictateur* (1940), il reste inégalé à ce jour pour sa critique du nazisme. Autant de thèmes largement abordés par les photographes documentaires de l'époque, tels Walker Evans, Lewis Hine ou Lisette Model. Hélas, toujours d'actualité.

| Jusqu'au 3 février, musée d'Arts de Nantes (44). www.museedartsdenantes.fr | Catalogue : éd. Snoeck/Musée d'Arts, 256 p., 28 €.